

NOTES et glanures

DEMOGRAPHIE ET POPULATION.

LE ROY LADURIE E., *L'aménorrhée de famine (XVII^e-XX^e siècle)*, dans *Annales*, t. 24, p. 1589-1601, Paris, Colin, 1969.

A propos de la constatation qui paraît lier la chute du nombre des conceptions au point culminant de la hausse des prix, des morts de faim ou d'épidémie, l'auteur expose les relations qui existeraient sur le plan biologique. L'observation menée dans les camps de concentration, les expériences faites sur les souris, indiquent qu'un mécanisme physiologique de défense se déclenche : perte de l'appétit sexuel, aménorrhée de dénutrition entraînant la stérilisation temporaire. La contraception volontaire n'est donc pas indispensable pour rétablir un équilibre compromis, l'organisme préfère, quant il le faut, la « vertu » à la misère ».

Ceci vient à l'inverse de certaines affirmations qui lient le taux de fécondité important de certains pays à la sous-alimentation. Ne s'agirait-il pas plutôt d'ignorance ? Liée sans doute à des structures de préservation sociale dénaturées.

R.V.S.

BORDEAUX M., *Voies ouvertes à l'histoire des coutumes par l'hématologie géographique*, dans *Annales*, t. 24, p. 1275-1286, Paris, Colin, 1969.

Pour la première fois de manière systématique, en y consacrant un tome tout entier, les *Annales* entament le dialogue difficile, peut-être le plus important, entre les sciences humaines et les sciences médicales. L'intérêt récemment porté aux différents secteurs de l'histoire dite « matérielle » ne relève pas d'une mode mais de la volonté de suivre l'homme pas à pas dans la complexité du tissu historique. Nous trouvons ici un aspect du problème des rapports entre l'histoire biologique et l'histoire socio-culturelle. L'auteur partant de l'analyse des groupes sanguins décelables dans une population tente de vérifier l'hypothèse d'une origine commune des membres d'un même groupe à l'aide d'une

analyse des coutumes. Sur le versant Nord-Pyrénéen, terroir refuge, se superposent et se mêlent des éléments paléolithiques : basques, dominante O ; protoceltes, dominante A ; méditerranéens, dominante A et B plus accusée. L'analyse des isolats pratiquant le *retrait lignager* (par lequel tout parent du vendeur peut se substituer à l'acheteur d'un bien), le droit d'ainesse, peut permettre de s'assurer que groupe sanguin et coutume donnée coïncident, ce qui donnerait les éléments d'une étude des migrations protohistoriques.

R.V.S.

BIRABEN J. N. & LEGOFF J., *La peste dans le haut moyen âge*, dans *Annales*, t. 24, p. 1484-1510, Paris, Colin, 1969.

De 541 à 544, la peste sévit dans l'empire de Justinien. Elle constitue une catastrophe où d'aucuns voient la cause principale de l'arrêt et de l'échec de la politique de reconquête de ce souverain. Quinze poussées étalées jusqu'à dix ans et plus se compteront sur une période de 226 ans, de 541 à 767. Elles touchent l'Espagne, la Tunisie. L'Occident européen, le Proche-Orient afro-asiatique y échappent. Dans quelle mesure, l'effondrement démographique, la chute économique, l'affaiblissement politique qui s'en suivent n'expliquent-ils pas le succès relativement aisé des invasions arabes et le renversement de puissance qui, au VIII^e siècle, entraîne la montée des Carolingiens ?

Les sources médiévales sont peu explicites touchant ces pandémies qui disparaissent pratiquement jusqu'à la Grande Peste de 1348. La même éclipse précède l'apparition du mal avant 541, puisqu'il faut remonter à l'Antiquité pour relever une autre pandémie de l'espèce. Des explications médicales sont suggérées pour expliquer cette régression passagère, mais on ne peut tirer du silence des sources l'argument de l'absence du phénomène. Les auteurs médiévaux ne rapportent que ce qu'ils croient comprendre. Cartes, graphiques, bibliographie de haut intérêt illustrent ces propos.

R.V.S.

BIRABEN J. N., *Durée de la vie dans la population de Columnata (épipaléolithique oranais), dans Population, 1969, n° 3, p. 487-500, Paris.*

La démographie préhistorique est encore dans ses balbutiements. L'analyse d'une nécropole du nord africain remontant à 5 ou 6 mille ans avant J.C. atteste d'une population stable. Le taux de mortalité serait de 46 pour mille et la durée moyenne de la vie de 21 ans.

R.V.S.

BURGUIERE André, *La famille « réduite » : une réalité ancienne et planétaire, dans Annales, t. 24, p. 1423 sv., Paris, Colin, 1969.*

De la fin du XVI^e au XX^e siècle, la famille anglaise a compté en moyenne 4,75 personnes. Si le ménage débordait parfois largement le noyau familial, c'était par la présence sous le même toit d'un certain nombre de domestiques, non par l'extension de la co-résidence aux ascendants et aux collatéraux. Ainsi se trouve pulvérisée la vieille hypothèse des ethnologues et des historiens d'un passage progressif de la famille élargie (patriarcale ou autre), typique de la civilisation paysanne traditionnelle, à la famille nucléaire, conjugale, bref, moderne, de l'ère industrielle. Ceci vaut en gros pour l'Europe occidentale. La France est plus attachée dans sa partie méridionale à la famille élargie cependant. En Italie, la taille de la famille varie avec la fortune, forte dans les classes fortunées, faible ailleurs. Aux U.S.A., la famille reste large au XIX^e siècle, sauf dans les régions frontalières de peuplement plus récent. La violence de la rue n'est peut-être pas étrangère à cette situation qui impose l'ordre à la maison.

La famille large subsiste dans la « zadruga » serbe, mais même au Japon, entre le XVII^e et le XIX^e siècle, on assiste à une diminution constante de la taille familiale. La famille réduite, plus mobile, serait-elle une des conditions nécessaire au démarrage économique ?

R.V.S.

FLANDRIN Jean-Louis, *Contraception, mariage et relations amoureuses dans l'Occident chrétien, dans Annales, t. 24, p. 1370-1390, Paris Colin, 1969.*

L'analyse des pénitentiels aide l'auteur à définir une physionomie du comportement démographique de la société chrétienne occidentale en face des impératifs religieux. Des indications précieuses sont recueillies concernant les pratiques anticonceptionnelles.

On souligne qu'aux yeux de l'Eglise la recherche du plaisir dans l'accouplement doit être condamnée. Elle est le propre de l'accouplement extra-conjugal. Etre mari implique de négliger le plaisir de l'épouse. L'optique change au XVIII^e siècle.

Il semble que si la pratique contraceptive ne se répand dans le mariage que tardivement elle était suffisamment développée dans les relations hors mariage. Les naissances illégitimes sont en effet peu importantes par rapport aux conditions du mariage souvent tardif pour des raisons économiques.

R.V.S.

GOUBERT J.-P., *Le phénomène épidémique en Bretagne à la fin du XVIII^e siècle (1770-1787), dans Annales, t. 24, p. 1562-1588, Paris, Colin, 1969.*

La Bretagne présente à la fin du XVIII^e siècle en France le cas particulier d'une province dont la population baisse de 3,7% alors que la population du royaume croît de 6% en quinze ans. En se basant sur les sources médicales d'exploitation et d'interprétation difficile, l'auteur tente une explication. L'imprécision des termes rend l'identification des maladies précaire. Les progrès de la science se marquent cependant par l'apparition des mots scarlatine, rougeole, variole ; l'inoculation prend son départ. Un médecin la décrit comme « remède à une maladie qui, de jour en jour, fait des progrès dont l'humanité frémit », il ajoute qu'il faudrait « désabuser le peuple et MM. les Recteurs que ce n'est point crime contre la loi divine » que de l'utiliser contre la variole.

On souligne encore ici le parallélisme entre les crises alimentaires et les « mortalités », mais le phénomène épidémique peut intervenir isolément. On meurt beaucoup dans les zones de l'intérieur, moins sur les côtes, les villes mises à part (hospitaux).

Les maladies d'origine alimentaire sont fréquentes. Elles sont causées par les mauvaises conditions de récolte et de conservation. Elles frappent surtout les pauvres.

L'eau entraîne des dysenteries. Le blanchissage du linge des malades dans les fontaines augmente la propagation de l'épidémie. Il n'y a aucune mesure de prophylaxie.

Les maladies vénériennes sont plus importantes en raison des garnisons militaires et des ports. Les fièvres éruptives, les affections des voies respiratoires et pulmonaires, les épidémies à caractère typhique apportent une contribution importante au mouvement démographique. Le recul de la population bretonne semble né de la rencontre d'une conjoncture épidémique très marquée, favorisée par l'ignorance et la misère, ainsi que par la nature de l'alimentation et par la guerre, et de structures socio-économiques vieillies et en rupture d'équilibre. Pareille étude aide à comprendre l'intérêt des éclairages nouveaux par lesquels chaque jour se nuancent les descriptions trop sommaires de l'histoire des hommes.

R.V.S.

GRMEK Mirko D., *Maladies et mort, préliminaires d'une étude historique des maladies*, dans *Annales*, t. 24, p. 1473-1483, Paris, Colin, 1969.

A l'histoire traditionnelle qui veut décrire les événements politiques, militaires et culturels les plus saisissants, et rendre hommage aux « grands hommes », s'oppose à juste titre une vision plus complète du passé de l'humanité, une histoire de la vie quotidienne, une approche sociologique qui s'intéresse surtout au sort de l'« homme moyen ». Dans cet esprit de synthèse historique, les maladies revêtent une importance primordiale en tant que phénomène de masse affectant l'économie, les mouvements démographiques et les mœurs : la peste, le typhus, la fièvre jaune sont des personnages historiques au même titre que les maladies endémiques qui affectent les sociétés d'une manière plus constante. L'auteur sur cette base regrette que l'étude synthétique de l'histoire des maladies reste à faire. Maintes questions se posent encore : par exemple pourquoi la lèpre et la peste disparaissent-elles d'Occident bien avant qu'un traitement efficace ne soit inventé ? Phénomène d'immunsation ou d'antibiose ? La montée de la tuberculose a pu repousser la lèpre. La peste est une maladie jeune par rapport à la lèpre, d'où la différence dans l'évolution : rapide pour la première, lente pour la seconde.

La géographie des maladies du sang aide à identifier les unités ethniques et à déceler les traces de migrations, même anciennes.

L'attention est attirée souvent par les épidémies en raison de leur aspect brutal et spectaculaire. Il est temps que l'historien prenne conscience de phénomènes « historiquement invisibles » en raison de leur extension et de leur banalité mais dont l'incidence est finalement bien plus importante que les épidémies les plus graves.

R.V.S.

HERLIHY David, *Vieillir à Florence au Quattrocento*, dans *Annales*, t. 24, p. 1338-1352, Paris, Colin, 1969.

Beaucoup de nouvelles du XV^e siècle à Florence reposent sur l'image du mari barbon, et la jeune épouse et des importuns obstinés à la séduire. Il apparaît en effet d'une analyse du *Catasto* de cette ville que la moyenne d'âge des mères est de 26,5 ans et celle des pères de 39,75 ans. La moitié des bébés naissent de mères de 24 ans et moins et de pères de 38 et plus.

Un moraliste contemporain écrit que pour engendrer des enfants robustes, il faut repousser l'âge de la paternité à 36 ans et se marier avec des filles de 18 ans. L'influence du père est dès lors très faible sur l'enfant livré à une mère fort exclusive en raison de l'écart entre femme jeune et mari âgé. L'influence maternelle entraîne le retard de l'âge du mariage et le peu d'attachement des jeunes pères pour leur propres enfants rejetés ainsi à leur tour dans le giron maternel. Les conditions économiques expliquent également le divorce d'âge. On marie et on dote largement les filles jolies, les laides sont destinées aux couvents. La natalité est plus forte dans les classes aisées que dans les classes populaires urbaines. Ce qui contraste avec la forte natalité des classes populaires rurales. L'hygiène et la mortalité infantiles sont-elles seules en cause ?

La société est jeune, plus jeune dans les classes fortunées. On courtait tôt sa chance et les charges et les emplois étaient plus vite vacants. Les esprits créateurs trouvaient l'occasion de s'exercer. La faiblesse de la natalité populaire entraînait l'afflux

d'hommes dynamiques venus du dehors. Le peu d'influence des pères était la garantie que la vie des jeunes serait leur propre œuvre, même si la moralité contrariée par l'accaparement des jeunes filles et femmes par les vieillards témoignait d'un certain laxisme.

R.V.S.

VALENSI Lucette, Calamités démographiques en Tunisie et en Méditerranée orientale aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans Annales, t. 24, p. 1540-1561, Paris, Colin, 1969.

Après un XVIII^e siècle de prospérité relative, le XIX^e siècle est marqué en Tunisie par les coups répétés de la maladie. Quoique la mortalité infantile ne soit pas plus faible qu'ailleurs, le pays connaît donc une expansion démographique jusque vers 1776. La peste, le choléra, sans compter les famines et les disettes sapent la vitalité de cette région. Les classes d'âge y sont rabotées par les passages répétés des maladies. Il est sans doute trop tôt pour se prononcer sur l'influence décisive de ces malheurs sur le retard socio-économique du pays. La misère rend ces populations vulnérables, certes, mais l'influence des maladies rend difficile la mise en mouvement de l'ensemble du corps social. Si aujourd'hui le sous-développement est caractérisé par une démographie exubérante et une relative rigidité des ressources, la conjoncture est inverse dans ce cas-ci. En Afrique du Nord, une démographie lourde où le nombre d'hommes, leur pression, est faible. En Europe, une démographie progressive, augmentant les hommes et stimulant la croissance économique.

R.V.S.

ECONOMIE ET SOCIÉTÉ.

VAN DER WEE Herman & PEETERS Théo, Un modèle dynamique de croissance interséculaire du commerce mondial (XII^e-XVIII^e siècle), dans Annales, t. 25, p. 100-126, Paris, Colin, 1970.

Il faut lire cet article d'une rare densité. Il laisse bien augurer d'un certain manuel d'histoire économique et sociale

que préparent ces auteurs, en langue néerlandaise, et qui fait tant défaut dans nos régions francophones. Insérer la théorie économique et les techniques économétriques dans la recherche historique contribue indubitablement à une meilleure compréhension du passé économique, avec toute la prudence nécessaire dictée par la critique historique. Des explications sont cherchées au développement interséculaire très net de l'économie mondiale entre le XII^e et le XVIII^e siècle qui connaît aux XIV^e et XVII^e siècles un ralentissement, voire même un recul. Soulignons l'opposition faite entre le trafic transcontinental, facteur d'expansion, et le trafic maritime, facteur de stagnation. Le rôle primordial de la monnaie, notamment du dualisme or-argent. L'action de frein résultant de la concentration des affaires entre les mains d'organismes financiers italiens. L'incidence du chômage caché produit par l'excédent de population rurale sur la croissance économique. Les effets d'amont et d'aval de cette dernière. Bien d'autres notions qui peuvent bouleverser bien des opinions trop souvent répandues par une information embryonnaire en matière socio-économique. Les innovations techniques, l'organisation des transports, autant d'aspects négligés par les manuels traditionnels révèlent ici leur primordiale valeur. Quant à l'admiration pour les produits de luxe et les constructions somptuaires, même de haute qualité artistique, elle se tempère à la lumière du prix social acquitté du fait de la stérilisation massive du capital monétaire théaurisé en Orient ou immobilisé dans des investissements non productifs.

Les symboles et équations définissant le modèle théorique prouveront à nouveau à ceux qui s'obstinent que l'histoire a besoin de mathématique et que la formation des historiens est liée à celle-ci.

Cet article souligne avec force l'utilité de la connaissance historique pour le temps présent, notamment pour aider à résoudre le problème crucial du développement. Une première constatation, c'est que la théorie ricardienne liant l'expansion au coût comparatif des produits recule devant celle qui la lie à l'amélioration des techniques de production.

Ah ! quelle lecture tonique pour l'avenir de l'histoire dans l'enseignement... encore faut-il que le lisent les historiens évidemment et... surtout... les profanes !

R.V.S.

MEYER J. A., **Les ouvriers dans la révolution mexicaine : les bataillons rouges**, dans *Annales*, t. 25, p. 30-54, Paris, Colin, 1970.

De 1910 à 1920, le Mexique est secoué par un mouvement révolutionnaire d'une violence extrême qui dresse contre le régime de Porfirio Diaz de la « Belle époque » les masses paysannes et ouvrières. Les ouvriers représentent moins de 200.000 têtes en 1910, l'industrialisation, d'initiative étrangère, est récente. Ils sont de peu de poids en face des 11 millions de paysans qui sur les quinze que compte le pays se soulèveront. La faiblesse des ouvriers explique leur tendance à s'appuyer sur l'Etat. La haine contre le patron va plus contre l'étranger que contre le capitalisme. Ce nationalisme aide à comprendre l'échec des communistes après 1920 dont les cadres sont aussi d'origine étrangère.

Si les peones groupés derrière Zapata et Villa sont animés d'une religiosité excessive, les ouvriers se distinguent par leur anticléricalisme. Ils constitueront la force d'appoint de la nouvelle bourgeoisie en face d'un paysannat à bien des égards soumis à une exploitation de type colonial. L'astuce de la bourgeoisie sera de capter les ouvriers par l'attrait « d'un bon salaire, d'une maison confortable et du bon marché des articles de consommation ». Les bataillons rouges loin d'aider à l'émancipation populaire luttèrent donc pour la nouvelle bureaucratie gouvernementale.

R.V.S.

BERNARD R. J., **L'alimentation paysanne en Gévaudan au XVIII^e siècle**, dans *Annales*, t. 24, p. 1449-1467, Paris, Colin, 1969.

L'étude des contrats d'assistance alimentaire envers les ascendants âgés permet d'esquisser la nature de la ration du paysan. Elle est à base de céréale : seigle et orge. Les légumes sont représentés par les choux et les raves, les herbes potagères du jardin. La viande se borne à du lard gras salé, à couenne épaisse. On peut y ajouter un peu de « tome » ou fromage, du jambon ou du saucisson dans les grandes occasions. Le pain, coupé par le chef de famille, seul assis à table avec les hommes, servait de base à l'alimentation. Le prix du sel, incidant sur la conservation des viandes, provoque souvent le mécontentement rural.

Notons que pour une pension alimentaire modeste, le titulaire était tenu à produire tout le travail dont il était encore capable. Les rations sont mal équilibrées : la carence en protéines animales entraîne une croissance insuffisante de l'enfant et le délabrement rapide de l'adulte ; l'absence de graisse peut être compensée par la chaleur de l'étable en hiver ; quant aux faiblesses en sels minéraux, spécialement le calcium, elles répondent du grand nombre de maladies osseuses, scoliose, rachitisme, mauvaise dentition, etc. Les moments de l'année les plus difficiles sont la fin du printemps et le début de l'été. C'est à cette époque que sont contractées les hypothèques auxquelles s'oblige le paysan pour pouvoir pourvoir à son alimentation. Les fêtes villageoise et leurs débauches de man-gaille ne doivent pas faire illusion.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces recherches sur l'alimentation ancienne, elles concernent l'histoire sociale, l'histoire économique, celle des mentalités, des attitudes et des comportements devant la vie. Elles constituent un apport unique à la psychologie sociale. Comme l'auteur, nous croyons qu'il est grand temps de tirer les enseignements du musée vivant qui subsiste dans les campagnes.

R.V.S.

STOUFF L., **La viande, ravitaillement et consommation à Carpentras au XV^e siècle**, dans *Annales*, t. 24, p. 1431-1448, Paris, Colin, 1969.

Des études récentes pour les pays germaniques assurent que pour les XIV^e et XV^e siècles, le développement des « wüstungen » a entraîné celui de l'élevage et a déterminé un apport important de viande sur le marché. Au XVI^e siècle, par contre, l'accroissement de la population et l'extension des cultures, la hausse des prix a entraîné le passage d'une alimentation carnée à une alimentation végétale préjudiciable aux classes les plus défavorisées. Ces constatations paraissent valables également pour la France du temps. Une étude plus détaillée montre cependant ce que cette constatation a d'arbitraire. Si la quantité de viande paraît importante, la qualité laisse à désirer. La quantité elle-même dépend des circonstances et les plaintes sont fréquentes concernant l'approvisionnement des marchés.

Les constatations faites pour l'approvisionnement en céréales sont valables pour l'approvisionnement en viande, celui-ci est tributaire des zones de production et le commerce à longue distance reste l'exception, même si, par exemple, la montagne provençale reste un réservoir de viande pour la Provence tout entière. Réservoir insuffisant toutefois puisqu'on doit faire appel à des régions lointaines.

Dans les campagnes de Carpentras, la consommation de viande repose sur le morceau de mouton hebdomadaire, l'agneau sacrifié à Pâques, le porc abattu au début de l'hiver, la pièce de bœuf achetée à Noël. Ceci ne correspond d'ailleurs pas à une habitude courante. A la ville, un rythme saisonnier est observable. La consommation est pratiquement nulle en février-mars pour progresser jusqu'en novembre puis tomber rapidement durant les mois d'hiver. Ce rythme saisonnier porte également sur la nature de la viande consommée. Les ovins dominent de janvier à juin, puis arrivent

les bovins avec les veaux d'abord jusqu'en décembre, l'apport des porcs augmente progressivement durant cette période, de même que celui des bovins adultes. En aucun cas, les poids des animaux ne sont comparables à ceux du cheptel moderne. Il y a lieu d'en tenir compte dans les estimations de rendement. Cette situation persistera jusqu'au XIX^e siècle. On l'observe non seulement en Provence mais même au Pays de Liège, à la fin du XVIII^e siècle, à l'occasion des réquisitions des armées révolutionnaires.

Contrairement à l'optimisme des auteurs allemands, il ne semble pas à travers l'exemple de Carpentras que les Provençaux n'étaient ni bien nourris ni gros mangeurs de viande. La consommation moyenne de 26 kg par an, y compris les os, se rapproche de la consommation actuelle de certains pays méditerranéens considérés comme peu favorisés (Espagne, Grèce).

R.V.S.